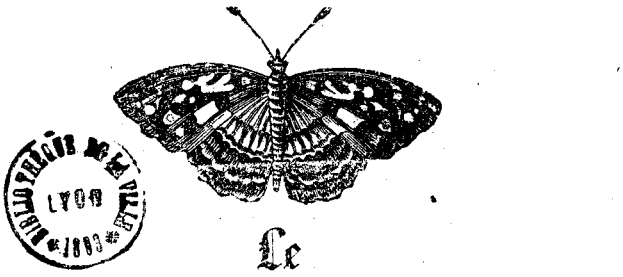
N° 14. — DIMANCHE 17 AOUT 1834. — 3e ANNÉE.



BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON

Le PAPILLON,

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉATRES, MODES, ANNONCES.

UNE FEMME HEUREUSE.

La parité de l'ame est le seul bien réel de la vie
(*Edouard*,) Mme LA DUCHESSE DE DURAS.

II.

Mademoiselle d'Elmont.

Céline d'Elmont était parfaitement née; son père, le marquis d'Elmont, ayant perdu à la révolution une fortune qu'il avait réalisée presque toute entière en valeurs sur l'état, ne trouva, dans l'indemnité, qu'une fraction bien minime de ce qu'il possédait.

Chargé à cette époque d'une mission diplomatique fort importante, et tenant à représenter dignement son pays,

il dépensa ainsi une portion de ce que la restauration lui avait rendu ; les dettes qu'il avait été forcé de contracter pendant l'émigration absorbèrent le reste, et lorsqu'il mourut, sa femme et sa fille se trouvèrent réduites à une pension fort médiocre.

La marquise d'Elmont ne survécut pas long-temps à la perte de son mari, et Cécile fut confiée aux soins d'un de ses oncles, le comte d'Elmont, excellent homme, colonel en retraite qui s'était *rallié* à l'empereur, avait fait toutes ses campagnes, et rongé de blessures et de rhumatismes, vivait modestement de sa solde, car sa part d'indemnité à lui avait en partie passé au jeu, ce dont il se repentit amèrement lorsqu'il se vit chargé de pourvoir à l'avenir de sa nièce.

Céline n'était pas rigoureusement belle, mais elle avait une de ces physionomies pleines de charmes, de grâce et de distinction, qui devait vivement frapper les gens d'un goût épuré, qui cherchent dans la figure d'une femme autre chose qu'une régularité froide et symétrique.

Tout en Cécile révélait une ame noble, élevée, et surtout un esprit d'une excessive délicatesse ; ayant toujours vécu dans le monde le plus choisi ; façonnée par son père et sa mère aux habitudes les plus recherchées ; dotée d'un tact exquis, don si précieux et si cruel à la fois, qui lui faisait éprouver des jouissances et des peines inconnues aux organisations vulgaires, on ne pouvait reprocher à Mademoiselle d'Elmont qu'une sorte de sauvagerie, et cette sauvagerie, on l'expliquerait peut-être par la crainte que Cécile éprouvait de rencontrer dans le monde des idées ou des personnes qui l'eussent douloureusement arrachée de la sphère de pensées d'élite au milieu desquelles elle aimait à s'isoler.

Les pertes désolantes qu'elle avait faites augmentèrent son goût pour la rêverie et la solitude ; frêle et nerveuse, ses impressions devinrent plus vives, car on dirait que le chagrin double la faculté de sentir ; enfin ce sentiment

de répulsion instinctif que Cécile éprouvait pour tout ce qui était commun se prononça de plus en plus. Car si jamais elle apprécia la fortune, ce ne fut que comme moyen de poétiser, par un luxe plein de goût, tout le matériel de l'existence.

Cécile vivait pourtant aussi heureuse qu'elle pouvait vivre depuis la mort de son père et de sa mère ; son esprit étendu, profond et naïf avait trouvé un charme consolant dans la lecture des livres saints et des chefs-d'œuvre de toutes les littératures.

Cette nature si distinguée s'assimilait ces nobles idées, ce magnifique langage, ces caractères imposans qui seuls pouvaient répondre à l'élévation de sa pensée ou à la pureté de son ame, et elle passait sa vie ainsi absorbée dans les hauteurs de ce monde intellectuel qu'elle évoquait.

Aimant aussi les arts avec passion, et surtout la musique qui, pour elle, était la langue divine qui seule pouvait traduire les tristes et sublimes rêveries que lui inspirait la religion, le souvenir de sa mère, ou l'amour éthéré qu'elle rêvait parfois. Aux arts aussi Céline demandait des consolations, l'oubli du présent.

Elle resta donc dans la plus profonde retraite jusqu'au moment où son oncle lui fit part des propositions de M. de Noirville. Ce jour-là, ne se doutant de rien, la pauvre Céline était retirée dans le parloir qui précédait sa chambre à coucher : ce parloir était pour Mademoiselle d'Elmont l'objet d'un culte religieux.

Lorsque le marquis d'Elmont avait quitté son ambassade, se voyant presque sans fortune, il avait dû choisir un appartement modeste ; or, par le plus grand hasard, il trouva ce qui lui convenait dans l'ancien hôtel d'Elmont, propriété qu'il avait vendue avant la révolution, voulant réaliser sa fortune pour passer à l'étranger.

Ce fut donc dans le logement de garçon qu'il avait autrefois occupé du vivant de son père, que le marquis d'Elmont se retira avec sa femme et sa fille : c'étaient six pe-

tites pièces situées au troisième et donnant sur le vaste et magnifique jardin de l'hôtel bâti dans le centre du faubourg Saint-Germain.

Le reste de l'habitation était loué à je ne sais quelle compagnie d'assurance.

Il y avait bien du courage à braver ainsi tant de souvenirs amers, et pourtant M. d'Elmont trouvait un charme doux et triste à raconter à sa fille et son enfance et sa jeunesse dans les lieux où elles s'étaient écoulées si heureuses et si insouciantes, à lui montrer le jardin où il jouait tout petit enfant, et le banc de marbre sur lequel sa grand'mère aimait à s'asseoir pour jouir des derniers rayons du soleil.

Ces vieux arbres, qui avaient vu sous leur ombrage tant de générations de cette ancienne famille, étaient pour M. d'Elmont autant de témoins muets de son opulence passée. Cette idée le consolait, et il éprouvait ainsi moins de chagrin à voir le berceau de sa famille livré à des mains étrangères.

On conçoit avec quel respect Cécile conserva cette habitation ; son oncle vint s'y établir avec elle, et elle se garda de changer rien à ses dispositions.

Ce parloir qu'elle aimait tant, était la pièce où sa mère se tenait d'habitude. Une harpe, un piano, un chevalet et une bibliothèque, en faisaient les principaux ornemens.

Les murailles étaient cachées par de vieux et nobles portraits de famile, par ceux de sa mère et de son pére; puis, sur des étagères, on voyait une foule d'objets rares et précieux que M. d'Elmont avait rapportés de ses voyages, ou que des amis bien chers lui avaient donnés comme des souvenirs. Çà et là on admirait encore quelques tableaux de l'école italienne ou hollandaise, un beau morceau de sculpture, ou une magnifique esquisse offerte par un de ces grands artistes de tous les pays que le père de Cécile admettait avec tant de bonheur dans sa société.

Enfin des jardinières remplies de fleurs garnissaient les fenêtres ombragées par la cîme des hauts tilleuls du jardin,

et quelque camélia, ou quelque autre arbuste de prédilection, soigneusement placé dans un beau vase de vieux Sèvres bleu aux armes de sa famille, ornait la table de travail de Cécile, car tout, dans cette retraite élégante et et modeste, rappelait un ami, une impression ou un souvenir.

Mais ce qui surtout était d'un prix inestimable pour Cécile, c'était un antique nécessaire à écrire qui avait servi à sa mère pendant l'émigration, et qu'elle ne regardait jamais sans sentir ses yeux se mouiller de larmes. Ce jour-là, nous l'avons dit, Mlle d'Elmont était loin de penser à la demande qui la menaçait.

Assise dans le fauteuil de sa mère, elle lisait, son beau front appuyé sur sa main blanche et effilée, que les longues boucles de ses cheveux voilaient sans la cacher; elle était vêtue d'une robe blanche, et chaussée avec la plus minutieuse élégance d'un petit soulier de satin noir, quoiqu'il fût encore de très-bonne heure,

Une vieille femme de chambre anglaise, que la marquise d'Elmont avait conservée depuis l'émigration, heurta légèrement à la porte du parloir, entra, et demanda à Cécile si M. le marquis (le colonel avait pris le titre de son frère) pouvait se présenter chez mademoiselle. Cécile répondit que oui. La demande et la réponse furent faites en anglais, car mademoiselle d'Elmont parlait à merveille l'anglais, l'italien et l'allemand.

« Que peut donc me vouloir mon oncle de si bonne heure? » se demanda Cécile. Et je ne sais quel cruel pressentiment vint l'affliger.

Avant que de parler à sa nièce des intentions que lui avait manifestées le notaire de M. de Noirville, l'excellent colonel avait pris les renseignemens les plus minutieux sur ce prétendu, et, il faut le dire, partout ils furent des plus satisfaisans. En effet, sauf son origine, M. de Noirville était un homme fort honorable qui, par une économie bien entendue, avait presque doublé sa fortune. D'un

caractère facile et bon, généreux sans prodigalité, ayant toujours mis la plus grande convenance dans les liaisons qu'ils avait eues, obligeant, d'une figure assez avenante, homme de manières sinon distinguées, au moins décentes, M. de Noirville pouvait passer, aux yeux des gens les plus scrupuleux, pour ce qu'on appelle un excellent parti.

J'oubliais de dire qu'il était à peu prés certain d'être nommé député dans un département où il possédait d'immenses propriétés.

Des avantages aussi positifs avaient frappé le marquis d'Elmont, qui, avouons-le, était d'une nature assez bornée, ne comprenait pas le moins du monde le caractère de Cécile, et qui, voyant un homme jeune, immensément riche, bon, d'une figure agréable, demander la main de sa nièce, éprouvait le plus vif désir de voir cette union se conclure. Or, le matin que vous savez, il entra chez Mlle d'Elmont, et lui dit brusquement : « Ma chère enfant, voilà ce qui arrive : un M. de Noirville, immensément riche, jeune, beau et bon garçon, qui sera bientôt député, vous demande en mariage. J'ai pris des renseignemens : ils sont parfaits ; seulement son origine est assez commune, son père était un parvenu ; mais au temps où nous vivons, on fait bien peu de cas des noms, et puis, d'ailleurs, ce garçon-là a l'espoir d'être député ; une fois député, comme il est grand propriétaire, il peut bien devenir pair de France ; quoique la pairie soit une bêtise maintenant, c'est un titre qui est toujours un peu plus décent que celui de député... Quelles sont vos intentions, mon enfant?... »

Cette proposition si inattendue et si étrange stupéfia Cécile, qui, à vrai dire, était bien loin de songer à se marier. S'isolant le plus possible de la réalité, elle s'était fait dans sa retraite un monde de pensées, où elle vivait tout entière, nous l'avons dit; aussi répondit-elle d'abord à son oncle qu'elle ne voulait pas se marier.

« C'est fort bien, mon enfant, dit le colonel, c'est fort

bien quand à présent ; mais que demain je meure, à qui vous confier ? Voulez-vous que j'emporte avec moi la douloureuse incertitude de ne pas être fixé sur votre avenir, que je voudrais voir si prospère et si beau? N'avez-vous pas promis à votre mère de vous fier à moi pour assurer votre sort ?...

A ces raisons, Cécile objecta qu'il fallait au moins qu'elle vît M. de Noirville. Le surlendemain il fut présenté chez le marquis. Au premier abord M. de Noirville déplut souverainement à Cécile ; et après une conversation de cinq minutes, elle eut mesuré l'immense intervalle qui les séparait : aussi, lorsque la première visite fut terminée, elle déclara positivement à son oncle qu'elle aimerait mieux mourir que d'épouser M. de Noirville. Ce dernier continua nonobstant à se présenter chez le marquis, et Cécile persista plus que jamais dans ses refus.

En voyant la conduite de sa nièce, le colonel commença par se mettre en colère, puis il finit par se chagriner beaucoup, et sa santé s'altéra visiblement. Aux yeux de cet excellent homme, Cécile passait pour folle et extravagante, et il s'affligeait profondément de la voir, de gaîté de cœur, manquer un aussi beau parti, et perdre ainsi son avenir. — Mais enfin, qu'a-t-il pour vous déplaire? trouvez-lui un défaut, un vice, un ridicule, et je me rends, disait le colonel désespéré. Est-ce son origine? — Toutes les origines sont respectables quand elles sont honnêtes, disait Cécile. — Mais alors, qu'avez-vous à lui reprocher? — Rien ; M. de Noirville est parfaitement convenable. — Et vous le refusez pourtant ! et pourquoi?....

Cécile était dans une position cruelle. Son père et sa mère ne lui eussent jamais fait cette question, ou plutôt n'eussent jamais songé à M. de Noirville pour leur fille, eût-il été cent fois plus millionnaire qu'il ne l'était.

Il y a de ces ames qui se comprennent sans mot dire, mais expliquer au colonel quel était le sentiment de répulsion qui l'éloignait de ce prétendu, cela était au-delà

du pouvoir de Céline et de l'intelligence étroite de son oncle. Mlle d'Elmont se fut résignée à passer pour folle et fantasque, si elle n'avait vu la santé de son oncle s'altérer par la peine qu'il éprouvait. Mais elle n'eût pas le courage de résister à cette douleur si profonde et si vraie, et se *sacrifia*. Ce fut le mot qu'elle employa, et qui fit beaucoup rire le bon colonel, qui se dit en lui-même : Se sacrifier à deux cent mille livres de rente, et à un brave garçon qu'elle mènera comme elle voudra! Peste.... on n'en fait pas tous les jours des sacrifices comme ceux-là....

M. de Noirville était encore en robe de chambre, occupé à regarder les passans, lorsque son notaire vint lui annoncer qu'il était agréé. — C'est fini, elle consent, dit l'homme de loi. — Tant mieux, répondit son client, car je m'était dit : Si au bout d'un mois, jour par jour après ma présentation, elle me refuse, je chercherai ailleurs. Au reste, je suis fort content, car *mamzelle* d'Elmont n'est pas une beauté, mais elle a une figure chiffonnée qui me revient assez; et puis, elle paraît avoir une très-bonne éducation, et être assez *bonne enfant* : seulement je ne lui crois pas beaucoup d'esprit, car elle est taciturne en diable, mais j'aime mieux cela qu'une femme qui bavarde comme une *pie borgne*. Il y aurait bien encore quelque chose à redire, car elle a l'air bien maigre? — Ma foi, je trouve pas, dit le notaire, qui pensait au contrat. — Mais bah! reprit son client, sa première couche l'engraissera, comme on dit. Je ne vous parle pas de sa naissance, ajouta-t-il, car ça ne prouve rien. La preuve est que moi, qui suis fils d'un chaudronnier, j'épouse la fille d'un marquis. Les noces se firent et furent splendides, mais d'une splendeur horriblement bourgeoise. La corbeille et les diamans valaient bien cent mille écus. Et pendant huit jours tout Paris parla de la corbeille, et par conséquent du bonheur de Mme de Noirville, qui avait pourtant les yeux bien rouges en allant à l'autel.

Entre autres choses, elle pensait avec désespoir qu'il

lui faudrait quitter son petit appartement du faubourg Saint-Germain, où se rattachaient tant de souvenirs, pour aller habiter le riche hôtel que M. de Noirville avait déjà acheté dans la rue de Londres, car un des types de cette race était de changer de demeure avec une effroyable facilité. En effet, que leur importe, qu'ont-ils dans la pensée qui puisse les lier au passé, au présent ou à l'avenir? En revenant de l'église, M. de Noirville fit voir à sa femme tout son gros luxe, qu'elle admira médiocrement. Dans son *boudoir*, comme il disait, elle trouva un nécessaire à écrire tout en or, et surchargé de pierreries.

M. de Noirville lui montra le meuble d'un air étonnamment satisfait, et dit à Cécile : J'espère que cela vaut un peu mieux que cette antiquaille qui est chez *toi*.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Cécile affreusement blessée de ce tutoiement. — Parbleu, c'est bien clair, je *te* dis que j'ai remplacé cette vieille machine à écrire que *tu* avais envoyée ici. — Mon Dieu! qu'avez-vous fait de cet ancien nécessaire qui m'appartenait, monsieur? s'écria Cécile, agitée par une crainte indéfinissable. — Ma foi, je n'en sais rien, moi, c'est mon valet de chambre qui profite de tous ces vieux rogatons. — Ah! monsieur, c'était l'écritoire de ma mère, dit Cécile en pleurant. — Console-*toi*, *tu* n'as pas tout vu, lui dit son mari; et souriant et ouvrant le nécessaire, il lui montra qu'il était plein de billets de banque. Il y a là 20,000 fr. : ce sont *tes* épingles; *tu* vois que je fais bien les choses, chère amie. — Au nom du ciel! monsieur, dit Cécile sans lui répondre; retrouvez-moi à tout prix le nécessaire de ma mère.

M. de Noirville prit ce désir pour un caprice de jeune fille, fit tout au monde pour avoir ce meuble, mais ce fut en vain. Son laquais l'avait déjà vendu à un brocanteur qu'on ne rencontra plus.

Si l'imparfaite analyse de ces deux caractères a pu en donner quelque idée, on comprendra s'il est au monde

une position plus horrible que le fut celle de Mlle d'Elmont, lorsqu'elle se vit seule avec son mari, dans son immense hôtel. Et pourtant, aux yeux du monde, que lui manquait-il pour être heureuse ?

La suite au numéro prochain.

TABLETTES BIBLIOGRAPHIQUES.

LES FEMMES VENGÉES, PAR ERNEST DESPREZ.

Des caractères d'abord heureusement conçus, puis perdus dans une foule de naïvetés qui ne sont plus de ce siècles, des détails oiseux, ou peu en harmonie avec le sujet, des locutions bizarres, et quelquefois triviales, placent, selon nous, ce roman au-dessous *d'Un enfant*. Début de M. Ernest Desprez.

ANNALES SECRÈTES D'UNE FAMILLE PENDANT 1800 ANS, PAR M. CREUZÉ DE LESSERT.

Chaque chef de la branche aînée de cette famille devait écrire ses mémoires, et les léguer à ses héritiers. Delà une suite de petites histoires bien peignées, bien fardées, qui commencent à Jésus-Christ avec un Othon Ier, et finissent avec le 18me siècle et un citoyen d'Othonville. Que les lecteurs ne s'effrayent pas du langage gaulois ou gothique des héros de ces temps reculés, ils parlent et agissent comme au temps de Louis XIV.

TIMON-ALCESTE, PAR CHARLEMAGNE, AVEC UNE PRÉFACE DE J. JANIN.

Après la manie du découragement et l'épigramme contre l'académie, rien n'est plus usé en littérature que les déclamations contre les imitateurs des auteurs à la mode. Nous nous abstiendrons de tout jugement sur cette œuvre lancée dans le monde littéraire, sous le patronage de J. Janin, nous content de donner une échantillon du style de M. Charlemagne.

Les reproches, je les aime; je les aime, parce que j'en rirai peut-être; j'en rirai, parce que cela m'attendrira. C'est ma marche, vous le savez. Nous autres, artistes, nous, gens de sac et de cordes, nous n'arrivons aux larmes que par la gaieté. Mais, qu'ai-je besoin de le dire? Vous m'avez vu, mademoiselle, vous m'avez vu... Vous qui serez ma femme, mon amie, qui me commandez justement quand j'ai besoin d'obéir, vous, mademoiselle, vous m'avez entendu... et bien vu, et bien entendu, dans mes mauvais jours; mes joies navrantes, mes étourdissemens à froid, vous ont attristée plus que n'eussent fait mes désespoirs. J'avais ri de mauvaise grace, et je me désolais de mauvaise grace. Maintenant, mademoiselle, j'éclate, si vous voulez; je chante, si vous voulez; si vous voulez, je cours, je danse, je bondis; et ensuite, puisque vous ne vous en serez pas moquée, je me recueillerai dans ma mélancolie, nous nous tairons ensemble, nous nous abandonnerons, tantôt l'un aux pensées de l'autre, tantôt tous les deux à un seul entraînement. Nous vivrons! Nous aurons dans le présent l'avenir et le passé.

Et comme Alexandre était franc, cette explosion, moitié romanesque, moitié vulgaire, produisait sur mademoiselle de Luxeuil un effet quelconque.

Elle souriait, et n'ajoutait ou n'ôtait rien à ces espérances; mais sa persuasion ne durait qu'un moment.

— En voulez-vous de cet avenir, Alexandre? lui dit-elle. Alexandre, en voulez-vous de ce passé? Le passé, c'est à peu près tout, l'avenir c'est bien tout. Ce que vous avez été il y a long-temps, ce que vous serez un jour, enfin tout ce que vous n'êtes pas, Alexandre, c'est là ce que je comprends. Et dans moi, Alexandre, c'est ce que je suis que vous aimez; il faut que le présent soit quelque chose, qu'il soit beaucoup, Alexandre, si cela vous suffit en quelqu'un ou en quelque chose. Car vous avez une ame, Alexandre; vous allez loin avec elle, vous embrassez l'immensité, vous êtes artiste.

Alexandre relevait la tête.

Ces questions, faites par la bouche d'une femme, l'agitaient profondément. En jetant les yeux autour de lui, il calculait à la hâte le degré d'impression que lui faisait son époque, et méditait en son cœur une rupture dont on gardât le souvenir.

Puis, répondant à mademoiselle de Luxeuil, qui ne s'y attendait

plus, il l'accusait de douter de lui; il était bonnement fâché, il disait : Vous êtes folle, à force de bon sens; il disait : Ce qui me désespère, c'est tout ce que j'espère de vous; il disait : Ce qui fait que je vous aime, c'est que je vous accuserai toujours, et que je ne saurai jamais pourquoi.

Comprenez-vous quelque chose à tout cela? Non : je vous en fais mon compliment.

HÉLÈNE, PAR MISS EDEWORTH.

Ce charmant roman se range parmi ceux que les Anglais nomment *fashionable* ou mieux *higth life*. Une intrigue simple et conduite avec art, des caractères vrais et habilement tracés, des détails pleins de grace et d'esprit dans l'original, ont gagnés encore dans l'élégante traduction de M. de Fauconpret; nous excepterons cependant une petite diatribe contre Napoléon et les Français, échappée au patriotisme de Miss Edgeworth, pour laquelle il nous semble que M. de Fauconpret aurait pu user de ses droits en la supprimant.

CELUI QU'ON AIME, PAR RICARD.

Dans une préface fort bien écrite, l'auteur se défend d'avoir voulu faire marcher son héros sur les traces de celui d'Angèle. Ce soin était inutile, le sien est placé *si bas* sur *l'échelle des femmes*, qu'il n'est pas à craindre qu'il atteigne d'Alvimar, caractère aussi odieux peut-être, mais moins dégoûtant que celui de Durand. Écrit avec facilité, ce roman offre de l'intérêt, et quelques caractères bien dessinés.

UNE FILLE D'OUVRIER, PAR ALFRED DE MASSY.

C'est une fille de portier que l'auteur fait parler et agir comme une princesse de mélodrame, avec la profonde conviction qu'il a fait ce qu'on nomme aujourd'hui un roman de mœurs. Force déclamation contre la corruption du siècle, et un paragraphe de *sensiblerie* viennent régulièrement clore chaque chapitre du léger in-8° de M. de Massy. Au total, c'est une lecture très-morale pour..... les filles de portier.

AFFLICTION.

A mesure que vous avancerez dans la vie, vous aurez toujours des pleurs à verser.

(A. RAINGUET. Corr. inéd.)

Avant la fin du jour bien des fleurs sont flétries,
Bien des sources, ami, dans leur cours sont taries,
Plus d'un épi naissant meurt avant la moisson,
Plus d'une feuille tombe, aux doucos matinées,
Et la mort vient souvent trancher nos destinées
Dans notre plus jeune saison.

L'homme né de la femme est un être fragile,
Qui fut pétri d'argile et retourne en argile;
Ses jours sont peu nombreux et sont pleins de douleur;
Son travail est pénible et sa beauté s'altère;
Bientôt son front blanchi s'incline vers la terre,
Et puis il souffre, et puis il meurt.

Toute notre existence, hélas! n'est qu'un long rêve
Que commence un soupir et qu'un soupir achève;
Nous cherchons des plaisirs, nous trouvons des malheurs;
L'espérance nous ment, l'amitié se retire,
Tout nous blesse, nous trompe et toujours un sourire
Est interrompu par des pleurs.

Et tu pleures, ami, tu pleures..... l'espérance
Loin de toi s'est enfuie, et seule la souffrance
Sur ton front attristé pose aujourd'hui sa main.
Et moi, je puis pleurer de la même tristesse,
Car quel est l'homme, ami, qui marche et qui ne laisse
Quelqu'un des siens sur son cehmin.....

Bien jeune, et quoique à peine entré dans la carrière,
. . . . . .
A cet âge où nos jours nous paraissent si doux,
Quand mes pieds vont fouler l'herbe d'un cimetière,
Je pleure, car hélas! il est plus d'une pierre
Où je dois courber les genoux.....

Sans doute, c'est pitié de perdre, à son aurore,
Sans les derniers adieux, une sœur qu'on adore,

D'accourir à sa voix, de trouver un drap noir;
Sans doute, c'est pitié, dans sa douleur amère,
De voir rouler des pleurs dans les yeux de sa mère,
Lorsqu'on va l'embrasser le soir....

Je te comprends, ami;.... mais qu'un autre s'irrite
Et blasphème le ciel quand la douleur l'agite;
Nous, chrétiens, bénissons la main qui nous poursuit;
Quand le mal vient sur nous, regardons qui l'envoie,
Et rendons grâce à Dieu, lorsque dans notre voie
Il répand l'ombre de la nuit....

ÉDOUARD GOUT-DESMARTRES.

DOUBLE SUICIDE.

Deux jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas encore vingt ans, unis intimément par une amitié récente et déjà vieille, se sont empoisonnés, ces jours-ci, hôtel de l'Isère, rue de la Barre. Le dégoût de la vie est le seul motif que l'on donne à ce double suicide, qui nous rappelle celui de Victor Escousse et d'Auguste Lebas. Quelles tristes réflexions n'inspirent pas d'aussi tragiques fins si souvent répétées. A quel degré de démoralisation sociale et de désenchantement sur les choses et les hommes est donc arrivée notre société qu'à la fleur de l'âge on se prend à désirer la mort, en voyant la vie telle qu'on se l'était faite ne réaliser aucune de nos espérances, aucun de nos rêves. Plus de croyances morales, plus de foi religieuse. Rien que l'affreux scepticisme! A la tribune, dans notre littérature, et jusques au pied des autels, c'est lui qui règne, c'est lui que nous retrouvons. La politique derrière laquelle se cache l'ambition sous de généreux dehors; la corruption qui des gouvernans s'infiltre aux gouvernés; l'égoïsme sordide qui arrête ou flétrit les meilleures actions; le dévergondage d'une littérature toute d'effets et de spéculation; tout cela ne nous explique-t-il ce précoce découragement de la vie qui s'empare de certaines ames, réveuses d'un autre monde, incomprises et mal placées qu'elles sont dans celui-ci?

Oui, elles aiment mieux la mort qu'une pareille vie; elles aiment mieux enfouir dans la tombe toutes leurs naïves illusions d'enfant que de les voir se perdre une à une, se retirer du commerce des hommes que de devenir hommes comme eux, égoïstes,

parjures, faux et intrigans. Ames d'élite, ames généreuses pour qui tout est souffrance sur cette terre, et alors qu'elles prennent leur vol vers le ciel, leur patrie, il se trouve une plume vénale, une plume de journaliste qui leur jette pour adieu de l'ironie et du persifflage à tant la colonne, et tout cela froidement parce qu'il fallait à Jules Janin un sujet d'article et que la veille Jules Mercier était mort de son amour et de sa poésie. Ce sont là des voix qui s'élèvent bien haut contre l'oubli de toute foi religieuse, politique et littéraire, contre le relâchement de tous les liens de famille et d'amitié, contre l'indifférence et le froid égoïsme de notre société. Pauvre société! si vîte blasée dans les hauts rangs par la jouissance et la satiété, si vîte gangrenée dans les basses classes par la privation et la misère. Ne plus croire à rien n'est-ce pas avoir vécu? L. B.

La Mosaique Lyonaise compte déja les signatures les plus honorables parmi ses actionnaires, et des promesses de rédaction lui sont faites par la plupart de ceux qui se livrent ici avec le plus de succès aux lettres et aux sciences. Nous pensons que la première livraison ne peut tarder à paraitre.

NOUVEAU GENRE D'INDUSTRIE,

EXPLOITATION DE NAPOLÉON.

C'était pitié de voir vendredi dernier, nos murs tapissés du nom de Napoléon, étalant en longues affiches une spéculation déhontée sur une gloire pareille. Depuis longtemps, nos marchands de poésie, de littérature, de spectacle, avaient travaillé à l'envi sur les fastes et les débris de l'empire. Les coulisses et les imprimeries avaient retenti du nom de Napoléon; les presses lithographiques avaient rivalisé de zèle à reproduire le petit chapeau, et des lettres de taille gigantesque avaient placardé son nom aux angles de toutes les rues. Le charlatanisme, qui grandit à vue d'œil parmi nous, avait effrayé les bonnes intelligences lyonnaises de l'immensité de ses affiches de toutes couleurs. Napoléon était partout, et disons-le, ce nom a produit de l'argent partout.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HÔTEL DE VILLE 1700

JOURNAL DES CONSEILLERS MUNICIPAUX.

Les bureaux sont établis à Paris, rue de Hanôvre, n° 6.

Le numéro de juillet que publie dans ce mois le journal des Conseillers Municipaux est la douzième et dernière livraison de la première année de cette importante publication.

Avec les premières livraisons de la deuxième année, MM. les souscripteurs recevront une couverture imprimée pour réunir en un volume les douze numéros de la première année, et une double table de matières, l'une par ordre alphabétique, et l'autre par ordre de matières.

Dans le cours de la deuxième année, des tableaux de modèles des formules les plus nécessaires, que l'étendue des deux dernières lois a forcé d'ajourner, et de nouvelles cartes spéciales de la France, considérée sous les rapports agricole, manufacturier et de viabilité, seront offerts à MM. les membres-associés-fondateurs.

La Société n'a rien négligé pour justifier la confiance et l'empressement avec lesquels cette publication a été accueillie. Indépendamment de ses livraisons mensuelles, ses travaux sont attestés par le nombre immense des consultations qu'elle a données directement; et déjà, dans plus d'une occasion, elle a eu la satisfaction de contribuer à faire respecter des droits communaux que la législation n'avait qu'imparfaitement déterminés. Ces résultats et cette prospérité peu commune, la Société Municipale les doit au concours des hommes éminemment distingués qui composent le haut conseil, à la confiance qu'inspirent leurs avis, présentés toujours avec autant de maturité que de modération.

La carte générale de France qui accompagne le douzième numéro est un digne pendant du tableau synoptique de l'organisation constitutionnelle publié dans la première livraison. De tels supplémens gratuits, la variété des matières, les noms des hommes éclairés qui composent le conseil, tout nous autorise, nous sous les yeux desquels chaque livraison a passé, à déclarer que ce recueil est un des plus intéressans et des plus utiles qui existent.

LE JOURNAL DES CONSEILLERS MUNICIPAUX PARAIT UNE FOIS PAR MOIS.

Chaque livraison, composée de deux feuilles grand in-8°, contenant la valeur de 200 pages de l'in-8° ordinaire, est envoyée le 15 de chaque mois, sous enveloppe et franc de port.

Dix Francs par an, sans augmentation de prix pour les départemens. On ne peut s'abonner pour moins d'un an.

L. BOITEL, IMPRIMEUR. — LÉON BOITEL, GÉRANT.